



HENRI HIGNARD (*)

Lettres de Saint - Etienne

DANS sa dernière lettre, écrite de l'Ecole Normale, à ses parents, le 15 septembre 1841, M. Hignard disait : « Peut-être m'enverra-t-on à Saint-Etienne; j'aurais l'avantage d'être auprès de vous. »

Ses prévisions ne furent point trompées, car à la rentrée de 1841, il était nommé professeur de rhétorique au Lycée de Saint-Etienne.

Son séjour dans cette ville dura deux années, et, pendant cette période, il continua à entretenir,

(*) Voir la *Revue du Lyonnais* de Décembre 1896, Janvier, Février, Avril, Mai, Juin, Juillet, Août et Octobre 1897.

avec sa famille, une correspondance suivie, dont nous avons extrait les lettres suivantes, comme pouvant offrir quelque intérêt à nos lecteurs. Aucun d'eux, en effet, ne saurait méconnaître notamment la sagesse des conseils donnés par M. Hignard soit à son jeune frère, soit à l'un de ses élèves, avec une maturité d'esprit qui étonne chez ce jeune professeur de vingt-quatre ans.

A. V.

I

Saint-Etienne, 6 novembre 1841.

MES CHERS PARENTS,

J'ai tardé un peu à vous annoncer mon arrivée, mais j'espère bien que vous n'avez pas été inquiets, malgré toutes les craintes qu'inspirait à mon père cette pauvre voiture de nuit. On n'y est pas plus dérangé que dans les autres, et à six heures à peu près j'étais dans ma petite chambre, devant mon feu que mon hôtesse avait eu soin de m'allumer. J'ai eu beaucoup à faire ces premiers jours, aujourd'hui encore je suis très occupé par ma dernière composition; mais M^{me} Agarithe part pour Lyon, et je profite de son obligation.

Je n'ai rien à vous dire de bien particulier, mes chers parents, nous avons épuisé, dimanche et lundi, la longue liste de ce que nous avons mutuellement à nous demander. Je vous annoncerai cependant que demain je suis invité avec tous les professeurs à un grand dîner par le médecin du collège, M. Escoffier. C'est un singulier pays que celui où les dîners se donnent à midi, comme à Paris les déjeuners.

J'ai fait ces jours-ci quelques connaissances. D'abord j'ai retrouvé un de mes camarades de philosophie, puis un jeune élève de l'Ecole des Mines, qui est son ami, m'a apporté des lettres de Bonnel et de Lescœurs, et, par eux, j'ai vu aussi un autre élève de l'Ecole des Mines et un

ingénieur qui me plaisent beaucoup. Ce qui me plaît le plus en eux, c'est que ce sont des jeunes gens très religieux, et nous comptons fonder ici une conférence de Saint-Vincent-de-Paul. Un de ces élèves mineurs fait partie de celle de Toulouse. Nous avons donc tous les éléments nécessaires, et ce soir nous nous réunissons chez moi pour aviser aux premières dispositions. Il est à désirer que le mouvement commencé à Paris se propage à tous les bouts de la France ; pour ma part, j'en retirerai un profit et un agrément particuliers.

Voici huit heures, bons parents, et il faut que je m'habille pour la classe.

Adieu, je vous embrasse tendrement.

2

Saint-Etienne, 15 mars 1842.

MON CHER AMI,

J'aurais bien voulu répondre plus tôt à ta bonne lettre, mais ce que tu me dis de tes occupations, je puis te le dire des miennes. Cependant, je n'ai pas voulu attendre jusqu'à Pâques. Les confidences que tu me fais dans ta lettre sont trop importantes pour que je diffère de te dire ce que j'en pense. Lorsqu'il y a trois ans, mon cher frère, tu me parlas de ton désir de vie religieuse, je t'avoue bien que je n'y vis guère autre chose qu'une pure imagination, et, en effet, à seize ans, il passe par l'esprit bien des rêves qui disparaissent ensuite, et auxquels il faut se garder de s'abandonner

trop vite, sous peine de s'en repentir cruellement plus tard. Ce désir, loin de diminuer chez toi, prend de nouvelles forces, et, par conséquent, il mérite une attention plus sérieuse. Pour te dire, mon ami, ce que je pense de ta vocation, ce m'est tout à fait impossible. C'est à toi à bien te rendre compte si ce désir est constant, ou si c'est seulement un caprice de certaines heures, si ce qui te pousse à ce dessein est vraiment une ferme volonté de servir Dieu de la manière la plus parfaite, ou bien seulement l'ennui d'une position présente, qui n'est pas tout à fait ce que tu voudrais qu'elle fût. Sonde donc ton cœur, mon bon frère, tâche bien de ne pas te faire illusion, implore les lumières de l'Esprit Saint, consulte ton confesseur, et, surtout, éprouve-toi dès à présent en cherchant à pratiquer les vertus qui te seraient un jour plus spécialement imposées.

Celui-là seulement sera bon religieux, qui est capable de faire son salut dans le monde et d'y vivre saintement s'il est obligé d'y rester. Qui peut le plus peut le moins, et si nous ne sommes pas fidèles dans cette vie inférieure, nous ne pourrons pas l'être dans l'autre.

Quant au travail préparatoire que tu as à faire, sois bien certain, mon cher frère, que tu te l'exagères beaucoup, et surtout que tu t'en troubles outre mesure. Tu désires être prédicateur, mais ce bien est éloigné encore. Si tu entres dans un ordre religieux, on saura bien te mettre où tu pourras être le plus utile, et tu auras toutes les facilités pour t'instruire. Tu me dis : *Pour arriver à bien prêcher, il faut étudier les Pères de l'Eglise dans leur langue originale.* C'est une idée fausse. Je ne sais pas s'il y a un prédicateur qui ait fait ce travail sur tous. Sans doute il est bon de les lire, mais cela se fait à la longue. Ne vas pas croire que je veuille te décourager du travail, bien loin de là, emplis-toi

de connaissances autant que tu le pourras : histoire, géographie, littérature, ne néglige rien de ce qui est à ta portée, tâche de ne pas perdre de temps; tu peux même, sur tes livres de messe, apprendre du latin et aller assez loin. Mais avant tout, ne te troubles pas, tiens-toi en paix. Voici une sentence latine qui est bien vraie :

Où est le trouble, là Dieu n'est pas.

Quant au choix de l'ordre, mon ami, c'est une question bien difficile à résoudre, et je crois qu'il n'y a pas autre chose à faire qu'à suivre l'impulsion secrète de la grâce. J'ai souvent pensé à la vie religieuse; si je m'y sentais appelé, il semble que je préférerais l'ordre des *Jésuites*. Il porte le nom de *Jésus*, notre aimable et adorable sauveur, il a produit un nombre infini de saints, et, entre autres, saint Ignace, saint François Xavier et saint Louis de Gonzague. Il a la constitution la plus complète, enfin il embrasse une multitude d'œuvres dans lesquelles il est facile de trouver sa place. J'ajouterai encore la reconnaissance que j'ai pour le P. Humphry (1), qui était mon confesseur à Paris. Voilà mes raisons, mon ami; mais mon papier est fini et je remets pour plus de détails à cette bienheureuse semaine de Pâques. Adieu, bon et cher frère, je prierai Dieu avec toi pour que ta vocation s'éclaircisse. Ayons confiance en lui et il ne nous abandonnera pas.

Je t'embrasse tendrement.

(1) Le P. Humphry était le confesseur des élèves chrétiens de l'Ecole Normale. Nous avons retrouvé quelques lettres de lui adressées à M. Hignard, à cette époque où il fut envoyé à Saint-Etienne. Dans l'une d'elles nous lisons cette phrase : «Que les cœurs dévoués « deviennent rares, mon cher enfant! Je crois que l'Ecole Normale « s'est épuisée du grand effort qu'elle a fait pour nous donner un « Olivaint et un Hignard. » Quel éloge de ce dernier!

3

2 mars 1843.

Tu te trompais beaucoup, mon ami, lorsque tu m'écrivais dimanche soir qu'à cette heure sans doute je m'habillais pour aller au bal. Je passai ma soirée fort gravement au coin du feu dans une visite sérieuse, et qui plus est, j'appris à jouer au *boston*, ce qui est bien le jeu le plus ennuyeux que je connaisse, avec deux vieilles dames et un gros papa. Je pense que tu ne m'envies pas ces modestes voluptés, et qu'il n'y a pas là de quoi me faire un sermon sur ma dissipation effrénée. J'aurais bien mieux aimé jouer aux dominos avec toi et quelques amis.

L'esprit du monde consiste à savoir se contraindre ; à n'exprimer de ses pensées et de ses goûts que ce qui peut plaire aux autres, et à se résigner avec une entière complaisance à tout ce qui peut leur être agréable. Par là, la pratique du monde est un exercice qui n'est point inutile. Il est bon de fléchir cette espèce d'orgueil et d'égoïsme qui est naturel à tous les hommes, par l'habitude de ces égards dont la société n'est qu'un échange continu. Cet exercice est pénible, il ne va guère à la paresse. En outre, il y a des âmes rigides qui se révoltent à la pensée que bien souvent, par derrière ces égards et ces prévenances, il n'y a dans les cœurs que des sentiments amers, de la vanité, du dépit, quelquefois du mépris et de la haine. Ces personnes accusent alors la politesse et les formes agréables de fausseté et de mensonge ; elles se renferment dans leur âpre franchise

et se font gloire de leur misanthropie. Pour moi, je crois que c'est une vertu mal entendue. La fausseté est très condamnable ; mais les formes polies sont en elles-mêmes une charmante chose, qui adoucit les rapports sociaux, donne du charme à la vie commune, et rapproche les hommes que les intérêts divisent. Pourvu que nous n'allions jamais jusqu'à mentir, pourquoi ne pas nous faire aussi agréables, aussi aimables que possible ? Pourquoi ne pas contribuer de tout notre pouvoir aux plaisirs de nos semblables, et ne pas embellir pour eux, suivant la mesure de nos talents et des occasions qui nous sont données, cette vie si souvent triste ? La franchise n'y perd rien ; le caractère et l'esprit y gagnent ; l'un devient plus souple, plus doux, plus maître de lui ; l'autre acquiert des dons inestimables : la finesse, la délicatesse, la vivacité, la grâce. L'homme du monde n'est pas un homme complet, mais pour être un homme complet, il faut être jusqu'à un certain point homme du monde.

Adieu, mon ami, porte-toi bien et écris-moi bientôt. Lis ces réflexions à mon père et dis-moi ce qu'il en pense. C'est le résultat de mon expérience de cet hiver. Je t'embrasse bien tendrement. Donne-moi au plus tôt des détails nombreux sur l'état de notre famille.

Ton frère.

4

9 août 1843.

Lettre à son frère. Ecrite en 1843. alors qu'il avait 24 ans et son frère 19 ans 1/2. Son frère était malade chez une amie de leur mère, avec sa mère, dans une belle propriété à Irigny, près Lyon (la seconde année de sa rhétorique à Saint-Etienne).

Lundi soir.

MON CHER AMI,

Quoique je ne reçoive ta lettre que bien tard, je m'empresse d'y répondre, ton instance m'en fait une loi. Veux-tu que je te le dise ? Je n'ai rien compris à ta lettre : tu me dis que tu pleures, et cela en style presque plaisant ; tu me parles de malheur, de tristesses, de pressentiments sinistres, et tout cela, parce que tu t'es ennuyé à ne rien faire pendant une demi-journée. Au premier abord j'ai cru que tu plaisantais : cependant les larmes sont choses sérieuses ; un homme n'en verse que pour des sujets graves, pour des peines qui en sont dignes ; et je ne puis croire que tu te sois mis à en répandre pour quelques heures d'ennui, parce que tu n'avais plus là une petite fille pour t'amuser, comme l'enfant qui, une fois son hochet perdu ou cassé, se met à sangloter sans savoir à quoi s'occuper. Mon ami, permets-moi de te parler sans façon : je ne vois rien là de bien sérieux ; il est très possible, ce me semble, que deux heures après avoir écrit cette lettre *mouillée de larmes*, tu aies ri de bon cœur à quelque niaiserie. Mais il me semble qu'il serait

bon de réprimer cette tendance à l'attendrissement sans cause. C'est bon pour les petites filles, pour les femmes oisives. Chez nous, ce serait un enfantillage ; et la preuve, c'est que tu rougirais d'avouer cela à un étranger, tu aurais peur qu'il se moquât de toi. Tu as des craintes pour l'avenir. Je m'attaque de suite à ce qu'il y a là de plus sombre, de plus menaçant. Tu crains de *l'ennuyer* pendant les quelques dizaines d'années que le bon Dieu te réserve. Mon ami, si tu t'es jamais imaginé que tu t'amuserais beaucoup pendant ta vie, que tu y trouverais des plaisirs bien vifs et continus, il faut te détromper. Tu ne trouveras jamais rien qui puisse satisfaire ton cœur pleinement, quelque état que tu prennes, tu t'y ennuias souvent, presque nécessairement monotone, fatigant, plein de détails fastidieux. Voilà un point sur lequel il faut bien s'entendre. N'y a-t-il pas de bonheur possible ? Certainement si, mais à la condition du travail, de l'activité d'esprit, du dévouement à quelque œuvre bonne et utile. Celui qui s'abandonne à ses idées vagues, qui au lieu d'acheter le bonheur par le travail veut le trouver d'emblée ; celui qui passe à rêver le temps qui nous est donné pour *connaître Dieu, l'aimer, le servir et par ce moyen obtenir la vie éternelle*, celui-là n'arrivera qu'à de profondes tristesses, des déceptions cruelles, de sombres désespoirs. Il y en a qui ont été conduits par cette voie jusqu'au suicide. Avec cette simple phrase de catéchisme, je viens de t'indiquer tous les buts nobles et sérieux qu'on doit se proposer dans cette vie. *Connaître Dieu*, en lui, et en ses œuvres, par la religion et par la science, par l'étude, l'observation attentive de la nature, de l'homme, de la société. *L'aimer*, c'est-à-dire, s'exciter à tous les bons sentiments ; à un noble enthousiasme, pour tout ce qui est *vrai*, pour tout ce qui est *bon*, pour tout ce qui est *beau*,

c'est-à-dire pour tout ce qui est divin. Le *servir*, en s'occupant sans cesse de choses bonnes et utiles ; en produisant du bien, par tous les moyens qui nous sont donnés : par nos actes, par nos paroles, dans toutes les occasions et à tous les moments. Il ne doit pas y avoir dans notre vie un seul instant où nous ne cherchions ou à *connaître* quelque chose, quelque'une des œuvres de Dieu ; ou à *aimer*, c'est-à-dire, à mieux éprouver quelque sentiment juste et raisonnable pour tout ce qui est aimable ; ou à *agir*, à faire quelque œuvre utile à nous-mêmes ou aux autres. C'est là, la condition de la récompense, et aussi la condition du bonheur. Dans une vie passée ainsi, il n'y a pas place pour la rêverie, ni par conséquent pour ces vagues tristesses qui ne sont que des tentations.

Cela répond, mon ami, à ces craintes d'ennuis *présents*, dont tu me parles d'abord. Tu n'as là personne pour t'amuser, et tes occupations ordinaires sont interrompues ; mais n'y a-t-il donc rien qui puisse t'intéresser autour de toi, et occuper dignement ta pensée ? Tu es malade, et il faut te reposer ; mais il y a mille occupations charmantes qui en te délassant t'amuseraient utilement.

1° Tu as du papier et des crayons, *dessine* la maison, le premier arbre venu, la vache, le petit garçon, n'importe quoi : en voilà pour deux ou trois heures, et si tu veux refaire pour faire mieux, si tu t'appliques, ton coup d'œil en deviendra plus juste, qualité précieuse dans tous les états.

2° Fais collection de tous les insectes qui se trouvent dans cette saison de l'année aux alentours d'Irigny. Observe leurs différences de formes ; classe-les suivant les ressemblances. Quand tu les as *vivants*, observe leurs mœurs. Essaie-toi à les décrire en français d'une manière intelli-

gible et précise. Fais-en l'anatomie et rends-toi compte des diverses parties de leur corps et de leur diverse importance (les unes sont *indispensables* à la vie, les autres non, etc.).

- 3° Un travail semblable des plantes, etc.
- 4° Trace des *plans* de la maison, du jardin, du village, fais le géomètre arpenteur. Tu ne réussiras pas du premier coup, et cela te forcera à revenir sur tes notions de géométrie.
- 5° Invente et écris une petite histoire, un petit roman.
- 6° Donne des répétitions de *lecture* au petit Falcoz.
- 7° Réfléchis sur tes connaissances, sur tes idées de toute espèce. Interroge-toi à propos de tout, pour bien constater ce que tu sais et ce que tu ignores. Ce sera une philosophie pratique très utile.
- 8° Enfin, mon ami, et ce sera *servir*, étudies-toi à te rendre agréable à toutes les personnes qui t'entourent ; à ma mère surtout. Cherche des moyens de l'égayer ; raconte-lui des histoires. Fais-lui part de tout ce que tu remarqueras d'intéressant ou de plaisant, etc.

Je ne te donne que des indications, mon cher ami, mais l'heure presse. Je voudrais te bien prémunir contre cet ennui, contre ces tristesses qui sont choses mauvaises. Tout se réduit à te dire : Occupe-toi, crée-toi des occupations ; et tout homme intelligent n'en doit jamais manquer. C'était bon pour nos pères qui, ouvriers toute leur vie, n'avaient pas été initiés comme nous à la vie de la pensée. Un homme instruit est *coupable* quand il s'ennuie : il ne se sert pas des ressources que Dieu a mises à sa portée, il dédaigne les dons les plus précieux de la divinité. Adieu, je t'embrasse bien tendrement. Tu as raison de dire que je suis ton seul ami ; non que d'autres ne puissent t'aimer, mais jamais ils ne t'aimeront autant que moi.

5

Lettre à un de ses élèves au moment où il finissait ses études.

Vous êtes à l'âge où un jeune homme, qui a au cœur une noble ambition, doit se préparer les voies vers le but où il tend, et se mettre en mesure de l'atteindre. Beaucoup écouter, beaucoup réfléchir, beaucoup étudier, se faire des idées exactes et précises de toutes choses, voilà quelle est la vraie préparation de l'homme public, de celui qui est appelé à jouer un rôle et à exercer une influence sérieuse sur ses semblables.

Mais faut-il avoir de l'ambition ? C'est là une question bien diversement résolue. Vous entendrez dire quelquefois que c'est une faute, parce que l'ambition étant surtout fondée sur l'orgueil, c'est un sentiment anti-chrétien. Vous entendrez dire encore que c'est un malheur, parce qu'elle expose aux déceptions, aux amères souffrances de la vanité froissée. Tout cela est vrai, mon cher ami, si l'on ne parle que de l'ambition orgueilleuse et égoïste. Mais il y a une ambition plus pure, qui veut arriver à la puissance pour s'en servir suivant la justice, et qui se résigne d'avance à l'échec, à la défaite, si tel est le bon plaisir de Celui qui règle à son gré nos destinées. Fondée sur ces deux bases, le dévouement à la justice, la soumission à la volonté de Dieu, l'ambition est un sentiment noble, auquel un jeune homme bien doué doit ouvrir son cœur. Vos talents semblent être un indice de la vocation divine. *Ayez du moins l'honneur de l'avoir entrepris.*

Avez-vous vu, dans les biographies de Napoléon, par combien d'études, de travaux opiniâtres et variés il s'est préparé à son grand rôle, à une époque où bien certainement il ne pouvait pas le prévoir ? C'est un labeur formidable qui a été sans nul doute pour beaucoup dans sa grandeur. Tout effort est récompensé, tout travail porte ses fruits. Si tant d'hommes restent médiocres et misérables, c'est qu'ils ont gaspillé leurs forces vives, à l'âge où il fallait les féconder. Ils ont fait comme le serviteur de l'évangile qui enfouit le talent au lieu de le faire fructifier, et que son maître fait jeter dans les ténèbres. Il faut, mon cher ami, avoir une sainte horreur de ces ténèbres, et bien profiter des dons qui vous ont été confiés. Dites-vous souvent que vous portez dans vos mains votre destinée, votre bonheur, et ce qui est plus, votre honneur.

H. HIGNARD.

